

L'étudiant en droit regarda le médecin avec inquiétude.

— Pourquoi cela ? reprit-il.

— Parce que je redoute l'impression que votre vue peut produire sur elle... Il faut ménager la nature évidemment délicate et nerveuse de cette jeune fille... Je veux éloigner d'elle, jusqu'à nouvel ordre, toute agitation morale... Nos visages heureux l'étonneront, mais sans l'émouvoir... Il n'en serait pas de même du vôtre... Restez donc ici, mon cher Paul, et attendez avec patience...

— Attendez ! c'est un supplice que vous m'infligez ! un supplice intolérable !

— Je le sais et je le regrette : mais vous comprenez que l'intérêt de la malade doit passer avant tout !...

Paul le comprenait. Il courba la tête sans répliquer, et se laissa tomber sur un siège.

Le docteur Maréchal, suivit de madame et de M. Verdier, entra dans la chambre de Renée. Tous les trois s'approchèrent du lit.

La fille de Marguerite avait les yeux clos et le visage tourné de leur côté. Ce visage était calme. Un nuage rose colorait les joues. La poitrine se soulevait à intervalles égaux. Ses cheveux blonds, soyeux, étalés sur l'oreiller autour de la tête, semblaient faire une auréole à sa beauté chaste et touchante.

— En vérité cette enfant est ravissante ! dit le docteur.

Il prit une des mains de Renée.

Celle-ci fit un léger mouvement, mais ses paupières restèrent closes.

— Le sommeil résiste ! continua Maréchal en souriant,

Puis il pressa doucement la petite main qu'il tenait entre les siennes.

La jeune fille tressaillit. Les paupières s'entrouvrirent. Pendant un instant ses yeux restèrent fixés sur un point vague, mais bientôt elle les tourna successivement vers le médecin, vers Jules et vers Zirza. Ses traits fins et charmants exprimèrent un étonnement profond.

— Où suis-je ? balbutia-t-elle.

Le son de la voix de Renée était doux et vibrant.

Paul, immobile derrière la porte entr'ouverte, reconnut cette voix. Il retint sa respiration pour mieux entendre.

Le docteur répondit :

— Vous êtes dans une maison amie, mademoiselle, et ce sont des amis, qui vous entourent.

Renée regarda de nouveau les trois personnes debout auprès d'elle, puis elle promena ses yeux autour de la chambre.

— Ne vous fatiguez point, mademoiselle, reprit le médecin, ne cherchez pas à vous reconnaître, vous l'essayeriez vainement... Vous êtes entrée dans cette demeure la nuit, au moment où on venait de vous relever, presque mourante, sur la berge couverte de neige du pont de Bercy.

Les paroles du docteur Maréchal produisirent sur Renée une impression étrange. Elles évoquèrent pour elle le souvenir net et distinct de la scène dont le coupé qui l'attendait à la gare de l'Est, et qui devait la conduire auprès de sa mère, avait été le théâtre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup en portant ses mains à son front. Mon Dieu !... je me souviens !... Cet homme... cette voiture... le bandeau de soie serré sur ma bouche et qui m'étouffait... la chute, ensuite, la terrible chute... Et je ne suis pas morte...

— Vous êtes vivante, mon enfant, et guérie... mais vous vez été bien malade.

— Bien malade ?... répéta Renée. Encore une fois, où suis-je donc ?

— Chez des amis, je vous le répète... ou plutôt chez un ami.

— Cet ami, quel est il ?

— Celui qui vous a sauvée et recueillie...

— Est-ce vous, monsieur, qui avez fait cela ? demanda la jeune fille en tendant les mains vers Maréchal.

— Non, mademoiselle, je ne suis que votre médecin...

Et voici votre garde-malade... ajouta Jules Verdier, en désignant sa femme, qui sourit à Renée.

— Ah ! je vous remercie tous et de tout mon cœur... s'écria la jeune fille. Mais nommez-moi celui à qui je dois de n'être pas morte, enfouie dans la neige ! J'ai soif de lui témoigner ma reconnaissance... qu'il vienne ! qu'il vienne !

— Calmez-vous, mademoiselle, reprit vivement le docteur. Votre convalescence est loin d'être achevée, et je crains pour vous des émotions qui retarderaient la guérison complète... Je vais cependant vous satisfaire... du moins en partie... votre sauveur se nomme Paul...

— C'est un jeune homme ?

— Oui, mademoiselle...

Renée ferma les yeux. Elle évoquait l'image entrevue, quelques semaines auparavant, aux fenêtres de « l'Hôtel de la Préfecture. » Cette image, nous le savons déjà, tenait une grande place dans son cœur ingénu.

Plus rapide que l'éclair une pensée lui traversa l'esprit. Son sauveur du pont de Bercy n'était-il pas le jeune inconnu de Troyes ? Mais, après avoir réfléchi pendant le quart d'une seconde, Renée comprit l'absurdité, ou plutôt la folie, d'une telle supposition...

— Vous figurez-vous le connaître, mademoiselle ? demanda Maréchal.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Si cependant vous le connaissiez ?... poursuivit le médecin.

— Je n'en serais que plus heureuse de le voir...

— Et vous commanderiez à votre émotion ?...

— Je resterais aussi calme que je le suis en ce moment...

— Bien vrai ?

— Je vous l'affirme !...

— Dans ce cas, je me risque .. dit le docteur. Mon cher Paul, ajouta-t-il d'une voix plus haute, venez donc recevoir les remerciements qui vous sont dus...

L'étudiant en droit n'avait pas perdu un mot des phrases échangées entre Maréchal et Renée. La main crispée sur le côté gauche de sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur, il attendait, févreux, que le docteur lui permit d'entrer.

Sans lui laisser le temps d'achever son appel, il ouvrit tout à fait la porte et s'élança vers le lit. Avant d'avoir fait les trois quarts du chemin il s'arrêta tremblant, secoué par une angoisse terrible.

Renée venait de le reconnaître. Elle tendit vers lui ses deux mains en poussant un faible cri de joie. Mais la secousse était trop violente pour la pauvre enfant. Sa tête retomba en arrière ; ses yeux se fermèrent de nouveau. Elle venait de perdre connaissance pour la seconde fois.

— Mon Dieu... balbutia Paul éperdu. Mon Dieu, nous l'avons tuée !

— Ne craignez rien de grave... répliqua le docteur. Il s'a-